



Surmoi 2.0

Jean-François Cottès

"Ironik"

Publié le 2 septembre 2020

[surmoi](#), [loi](#), [nom-du-père](#)

« Un parcours éclairant au sujet du surmoi et de ses différentes valences chez Freud et Lacan. L'auteur utilise le binaire surmoi/nom-du-père pour élucider son propos. La Loi du père n'est pas celle du surmoi... – Jérôme Lecaux »

Surmoi 2.0

Jean-François Cottès

Il m'échoit cette redoutable tâche de vous présenter le thème de l'année [1]. Il s'annonce sous la forme classique d'un binaire qui est nécessairement en tension. C'est ainsi que je vais le problématiser. Il y a maintes raisons d'articuler les termes Nom-du-Père et surmoi en une zone complexe et même contradictoire. Nom-du-Père et surmoi constituent un assemblage un peu baroque issu de deux paradigmes, deux références différentes dans la psychanalyse, l'une, le surmoi, vient de Freud ; l'autre, le Nom-du-Père de Lacan. Freud n'a jamais traité du Nom-du-Père et pour cause, Lacan en a produit le concept. De même, Lacan dit au détour d'une phrase dans l'un de ses Séminaires, qu'il n'a jamais traité du surmoi. Il faut essayer d'expliquer cet aveu, d'en rendre raison, car un lecteur de Lacan ne peut que s'en étonner, Lacan ayant commencé par le surmoi, continué par le surmoi et fini par le surmoi !

Il a débuté par le surmoi en prenant son départ dans la psychanalyse, de la grande opposition — qui s'est manifestée dès le vivant de Freud, et qui a continué ensuite entre le courant américain de la psychanalyse dans la psychologie et le courant kleinien — qui visait à maintenir le socle tranchant de la vérité freudienne. Il a pris son départ plutôt dans cette orientation kleinienne. En tout cas, ses premiers écrits que vous trouvez dans les *Autres Écrits*, sont marqués par la présence du surmoi. Du surmoi précoce, celui découvert par Mélanie Klein. Lacan prend ce parti là. Au bout du compte, on le verra tout au long de son enseignement tirer les conséquences du paradoxe que constitue l'instance du surmoi dans la psychanalyse.

Surmoi et Nom-du-Père

Je vais succinctement présenter ces deux concepts, tenter de les expliciter et les mettre en tension. Le surmoi donc, est issu de Freud, du Freud tardif. Après avoir écrit sa première topique du psychisme, c'est-à-dire la première répartition des lieux et places qui constituent le psychisme, Freud est amené à fonder une seconde topique, la première ne pouvant rendre

compte de tout ce que l'expérience avait mis au jour. Il lui fallut présenter le psychisme autrement pour éclairer le reste du premier corpus de l'expérience psychanalytique. Ainsi la seconde topique est une interprétation, une rectification de la première. La première topique est la topique classique de la tripartition conscient, préconscient, inconscient. De cette topique se déduit un inconscient radical, celui propre à la psychanalyse, un inconscient insu qui n'apparaît pas, non phénoménologique, mais logique, un inconscient produit par la cure psychanalytique, un inconscient inédit, nouveau, inouï. C'est pourquoi l'on peut dire que Freud est le découvreur de l'inconscient et qu'il en est également l'inventeur.

Cette première topique permet de rendre compte d'une détermination de la conduite, des comportements, des symptômes, du fantasme, du principe organisateur de votre vie, du principe désorganisateur de votre vie, encore plus puissant que le premier, et qui s'appelle l'inconscient, qui *consiste* dans l'inconscient. Il y a des signifiants, des chaînes signifiantes, il y a même des pensées, et il s'agit avec l'analyse d'amener dans le champ du préconscient et du conscient ce qu'il est possible d'y conduire. Il s'agit d'essayer, par les voies indirectes permises par l'association libre de déduire le contenu de l'inconscient.

Le fait de vous allonger sur un divan et de dire tout ce qui vous passe par la tête, permet par le biais de toutes ces glissades que sont les actes manqués, les lapsus, le rêve, un accès indirect, c'est-à-dire que l'inconscient s'active dans la dialectique de la cure. Cela implique également *qu'il se structure comme un langage*. La cure permet jusqu'à un certain point cet avènement dans le champ de la conscience.

À l'horizon d'une telle perspective il y aurait l'exhaustion complète de l'inconscient mais Freud en rabattrait un peu sur son enthousiasme en indexant un *Urverdrängt*, un refoulé originaire qui implique, malgré toutes les déductions et reconstructions que l'on peut faire, qu'une part reste insue, non accessible, soit un noyau qui fait reste. Qu'il y ait un reste est d'ailleurs souvent reproché à la psychanalyse. On va même jusqu'à chercher dans la correspondance de Freud l'aveu de la limite de la cure psychanalytique, et on le trouve bien sûr, la belle affaire ! Quelles sont les sciences et les techniques qui peuvent se prévaloir d'opérer sur le réel sans reste ? Sur ce point un peu d'épistémologie nous servira d'appui.

Freud se rend compte qu'il faut faire face à l'apparition d'une autre problématique, déjà présente mais pas de façon majeure : il va falloir produire une seconde topique.

Si la première est centrée sur l'inconscient, la seconde fera la part belle à la sexualité, à la jouissance, dans les termes spécifiques de ce moment-là (le moi, le ça et le surmoi), termes qui seront repris, par le courant dominant dans la psychanalyse après la mort de Freud, en termes psychologiques.

Dans la seconde topique le ça correspond peu ou prou à l'inconscient. Le moi se produit du ça comme étant au contact de la réalité par le système perception-conscience. Le moi s'individualise et assure la gestion des exigences du ça afin qu'elles ne soient pas absolument destructrices. Freud s'est en effet rendu compte que si les choses suivaient leur libre cours, l'être humain irait rapidement à sa perte. C'est un contre-pied total au postulat philosophique, à celui des sagesse et des religions dans leur ensemble. Freud conçoit le moi comme une instance chargée de modérer les *exigences* du ça. Au bout du compte, le moi lui-même se diffracte, se divise en une instance qui est le surmoi — qui va édicter un certain nombre de recommandations, de commandements — et une autre le moi qui va devoir composer entre les exigences du ça et celles du surmoi qui sont, semble-t-il, absolument contradictoires. La question du surmoi fut ainsi extraite par Freud — on le voit dans les textes les plus cliniques tel *Totem et tabou*, dans la pratique analytique et en particulier dans la névrose obsessionnelle. C'est d'ailleurs dans la névrose obsessionnelle que le surmoi se manifeste de la façon la plus évidente, par cette loi qui accable le sujet sous des commandements plus fous les uns que les autres.

Ainsi la clinique de l'hystérie a conduit Freud à la première topique — ce sont les années dorées de la psychanalyse, celles de son invention et de l'efficacité de l'interprétation. Le temps premier de l'interprétation du symptôme par l'inconscient. La seconde topique s'enseigne davantage de la névrose obsessionnelle — où aujourd'hui encore tant de sujets constatent, que l'interprétation qu'ils donnent de leurs symptômes obsessionnels n'est pas si efficace que cela, ne produit pas la levée attendue. Il y a quelque chose qui ne cède pas aussi facilement, la seconde topique a à voir avec la limite de l'interprétation.

C'est là la genèse épistémologique et proprement psychanalytique du surmoi.

En ce qui concerne la genèse psychologique, c'est une histoire que nous raconte Freud, celle de l'enfant qui dans son développement intériorise une instance parentale, qui lui permet de faire face lors son parcours de vie aux rapports entre les principes de plaisir et de réalité. Cette présentation psychologique, c'est Freud lui-même qui la propose quand il nous dit que le surmoi est l'héritier du complexe d'Œdipe : le sujet intègre l'interdiction de l'inceste sous la forme du surmoi.

Regardons maintenant du côté du deuxième terme de notre binaire, le Nom-du-Père. J'en ai relevé pour vous la première émergence chez Lacan dans ce texte majeur « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », « La fonction paternelle concentre en elle des relations imaginaires et réelles, toujours plus ou moins inadéquates à la relation symbolique qui la constitue essentiellement »[2]. Quand Lacan dit toujours plus ou moins inadéquates il énonce qu'il n'y a pas de père qui s'égalise à la fonction paternelle. C'est dans le nom du père dit-il, et là c'est écrit en italique sans tiret et sans majuscule, « c'est dans le nom du père qu'il nous faut reconnaître le support de la fonction symbolique qui depuis les temps historiques identifie sa personne à la figure de la loi. Cette conception nous permet de distinguer clairement dans l'analyse d'un cas, les effets inconscients de cette fonction d'avec les relations narcissiques, voire d'avec les relations réelles que le sujet soutient avec l'image et les actions de la personne qu'il incarne »[3]. Il me semble que Lacan dira cela autrement plus tard dans Télévision, en substance : on n'analyse pas le père, mais dans une cure ce que l'on analyse c'est le Nom-du-Père, la fonction paternelle, le rapport du sujet au symbolique. Poursuivons la lecture : « c'est dans le nom du père qu'il nous faut reconnaître le support de la fonction symbolique qui depuis le début des temps historiques identifie sa personne à la figure de la loi »[4]. Donc le père c'est le médiateur, celui qui transmet par la filiation le don du nom, le rapport à la loi, à la civilisation, l'insertion dans le symbolique.

Nous voyons ensuite revenir le Nom-du-Père mais cette fois, en tant que concept, dans La question préliminaire à tout traitement possible de la psychose. Il s'agit de l'attribution de la procréation au père : « C'est bien ce qui démontre que l'attribution de la procréation au père ne peut être l'effet que d'un peu signifiant d'une reconnaissance non pas d'un père réel (le père dans la réalité) mais de ce que la religion nous a appris à invoquer comme le nom du père. Nul besoin d'un signifiant bien sûr pour être père, pas plus que pour être mort mais sans un signifiant ni de l'un ni de l'autre personne ne saura jamais rien »[5]. C'est après avoir introduit ce concept, sans l'avoir défini, qu'il va le mettre en fonction dans la métaphore paternelle, comme procès de la subjectivation. Le noyau de cette métaphore réside dans la substitution du signifiant du Nom-du-Père au signifiant du désir de la mère. Dans ce même texte Lacan finit par donner une définition tout à fait lacanienne du concept : « Le nom du père, c'est-à-dire le signifiant qui dans l'Autre, le grand Autre, en tant que lieu du signifiant est le signifiant de l'autre en tant que le lieu de la loi. »[6]

C'est le signifiant qui dans l'Autre en tant que le lieu du signifiant est le signifiant du lieu de la loi, c'est-à-dire que le père, c'est le point de contact, d'intersection entre l'Autre comme lieu du signifiant, l'Autre symbolique et l'Autre comme lieu de la loi où s'énonce, par exemple, l'interdiction de l'inceste. C'est donc un point de jonction, de nouage entre deux, entre ce qui est l'Autre du côté du pur symbolique, du langage et puis l'Autre qui est là pour s'assurer que quelque chose de la loi va être en exercice. Il s'agit de quelqu'un qui fait un nœud, il le dira autrement un peu plus tard, de façon peut-être un peu plus claire dans « Subversion du sujet et dialectique du désir », je pense qu'il faut lire les deux ensemble « la vraie fonction du père [étant] d'unir un désir à la loi »[7]. Avec Nom-du-Père et surmoi, on n'est pas tout à fait dans le même registre puisque le Nom-du-Père est une reprise de l'ensemble de l'oeuvre de Freud ; on voit qu'il y est question de la première topique, soit de la dimension de l'inconscient, du refoulement, mais qu'il y est aussi tout à fait directement question de la jouissance et du désir.

La gourmandise du surmoi Voyons comment Freud avec « son » surmoi tente de rendre compte, à la fois des questions cliniques et de la civilisation ; la genèse du surmoi, dans le sujet, est nouée très exactement aux conditions de l'Autre social, à l'actualité de l'état de l'Autre. Si, comme nous le dit Freud, l'inconscient ne connaît pas le temps, c'est à l'échelle du sujet. L'inconscient ne connaît pas le temps dans le sujet mais à l'échelle de l'espèce humaine, il en prend acte. L'inconscient ne

connaît pas le temps à l'échelle du sujet, cela veut dire que ce qui s'est passé dans les tous premiers temps de la constitution subjective, la petite enfance voire même avant, va d'une certaine façon perdurer tout au long de l'existence. Cela est assez manifeste dans la clinique de la sénilité. Cette clinique nous confronte à la ré-émergence pure et simple des pulsions les plus infantiles. Bien qu'elles aient toujours été là elles ont passé par d'autres circuits, peut-être plus élaborés, plus sublimés, plus symbolisés pour finalement, une fois levés un certain nombre d'obstacles, revenir à se dire et à faire entendre leurs exigences avec la même vigueur que dans la petite enfance. On ne peut aller jusqu'à dire que ce soit dans les mêmes termes que dans la petite enfance, mais cela indique tout de même une constance remarquable.

Par ailleurs, Freud montre que l'inconscient connaît le temps à l'échelle de l'histoire de l'humanité et le surmoi aussi. Il est important de distinguer ce qui est une constante dans le surmoi et ce qui varie au fur et à mesure des progrès, comme l'on dit, de la civilisation. C'est au coeur du Malaise dans la civilisation, et il me semble que l'on peut dire sans être trop surmoïque que l'on doit lire ou relire ce texte cette année. Dans ce texte, Freud examine ce qu'il en est du procès de la civilisation à partir des questions internes à la psychanalyse. Il la présente globalement comme une lutte entre pulsion de mort et pulsion de vie, entre Thanatos et Éros, entre l'amour et la haine, entre le désir et la jouissance, dirait-on avec Lacan. Reprenons ce texte consistant du Malaise dans la civilisation.

J'ai dû sélectionner, j'aurais bien aimé commenter tout ce qui concerne le surmoi dans ce texte, vous voyez à quel point je suis pris moi-même par ce thème. Ce texte nous parle encore aujourd'hui, il est d'une actualité brûlante, il souligne la puissance d'un certain nombre de motifs qui sont présents dans la subjectivité contemporaine. Le premier paradoxe central souligné est ce que Lacan appellera la *gourmandise du surmoi*, il évoque la conscience morale qui impose un certain nombre de prescriptions et de proscriptions. Au niveau du moi, elle se constitue dans l'Autre, par l'Autre, elle est extérieure au moi, puis elle est intériorisée au niveau du surmoi. « À ce second stade de son développement la conscience morale présente une particularité qui était étrangère au premier stade. »[8]. Voilà le scandale absolu de cette instance du surmoi, c'est le scandale de la conscience morale quand elle est intériorisée ; quand elle est dans l'Autre en revanche, elle trouve toujours une limite, et en particulier celle de la formulation par l'Autre ainsi que la limite du pouvoir que l'Autre a sur vous, la limite du contrôle et de l'évaluation. Concernant l'évaluation, quand il s'agit d'une auto évaluation — ce vers quoi tend toujours l'évaluation — alors là il n'y a plus de limite dans l'Autre, tout au moins ses limites n'ont plus d'influence sur vous. Freud poursuit : « Elle s'y comporte en effet avec d'autant plus de sévérité que les sujets seront les plus vertueux si bien qu'en fin de compte, ceux-là s'accuseront d'être les plus grands pêcheurs, qu'elle aura fait avancer le plus loin dans la voie de la sainteté, en quoi la vertu se voit frustrée d'une part des récompenses qui lui sont promises car le moi docile et ascétique ne jouit pas de la confiance de son mentor et s'efforce en vain semble-t-il de l'obtenir... » [9].

Freud a plusieurs formulations de ce paradoxe du surmoi qui se nourrit du renoncement aux pulsions. *Nous connaissons* — dit-il — *deux origines au sentiment de culpabilité, l'une est l'angoisse devant l'autorité* — donc ça c'est quand ça vient de l'Autre — *l'autre postérieure* c'est quand ça vient du surmoi. « La première contraint l'homme à renoncer à satisfaire ses pulsions, la seconde, étant donné l'impossibilité de cacher au surmoi la persistance des désirs défendu pousse en outre le sujet à s'auto punir»[10].

Je voudrais souligner deux points. Premièrement, quand ça vient de l'Autre, on vous interdit de satisfaire un certain nombre de pulsions. Quand c'est interne, quand ça vient de vous, non seulement vous renoncez, mais, en outre cela vous punit. Et pourquoi cela vous punit-il ? Le surmoi ne se satisfait pas du renoncement aux pulsions, il va jusqu'à traquer les pensées, les désirs, le désir, en somme l'intention. À cette dimension il n'y a pas de limite puisque le moindre vacillement, la moindre émergence d'un désir, d'une intention, appelle le surmoi duquel on ne peut se cacher — il n'y a pas de zone d'ombre, pas de point aveugle. À ce niveau l'action n'est pas décisive, c'est l'intention qui l'est.

Dans la suite du texte Freud étudie l'incidence de la religion sur la question éthique, ce qui nous intéresse au plus haut point puisque cette session nous conduit à nous interroger sur la question éthique dans les conditions du XXIème siècle et sur ce que l'on peut en dire à partir de la psychanalyse. Freud examine l'apport des religions en tant qu'elles ont apporté à la

question une contribution majeure, il s'intéresse en particulier à un commandement que rappelle Jésus Christ, que l'on retrouve dans Mathieu et dans Marc, le onzième commandement : *Tu aimeras ton prochain comme toi-même*, Freud tient des propos très incisifs que je vous laisse le soin de découvrir mais qui en substance reviennent à dire que ce commandement confronte le sujet à une tâche démesurée.

Le commandement du surmoi : la torsion lacanienne

Lacan dans le Séminaire l'*Éthique* reprendra ce commentaire en situant là une rupture. En quoi consiste-t-elle ? Considérons d'abord le Décalogue, les dix commandements. Ce sont des prescriptions ou des interdictions quant-à Dieu : on ne doit pas faire ceci ou cela, ce sont aussi des interdictions dans le rapport à l'autre, « tu ne tueras point, tu ne voleras pas, etc. » Cela se situe dans le registre de l'action ou de l'acte éventuellement -- faire ou ne pas faire.

Il y a une rupture dans le commandement que le Christ rappelle et qui va définir la chrétienté en tant que telle. Il rappelle un commandement prescriptif que l'on trouve dans le Lévitique, dans le Pentateuque qui de la Bible est le livre commun aux Juifs et aux Chrétiens : *tu aimeras ton prochain comme toi-même*. Le Christ va promouvoir ce commandement en disant que c'est le second commandement. Le premier étant bien sûr *tu aimeras Dieu*. Dans la hiérarchie, il le fait remonter vraiment très haut et à ce point précis Lacan comme Freud, situe une bascule qui met en place un idéal sans précédent dans l'histoire de l'humanité. Freud souligne que c'est ainsi que la civilisation progresse, en se fixant des buts toujours plus hauts, lesquels consistent dans le fait de prendre le parti de l'amour contre la haine, le parti de la pulsion de vie contre la pulsion de destruction, de mort.

Je voudrais souligner le caractère performatif de cette intervention du Christ, c'est un acte. Ce sont certes des paroles qui ont une valeur spéciale pour les chrétiens mais elles ont porté bien au-delà d'eux. C'est un acte en tant que cela change le destin de l'humanité. Ce principe a été adopté à tel point qu'à partir de là les buts moraux de l'humanité ont été placés très haut. Pour le surmoi, selon le fonctionnement que nous avons vu plus haut, c'est, si je puis dire, du pain béni.

Le surmoi ne peut que se repaître, il s'empiffre, il se goinfre ! La moindre agressivité — ça c'est notre monde actuel — la moindre présence de l'humeur, de la mauvaise humeur, de la colère, devient une faute en regard de ce commandement !

Je veux souligner que ce n'est pas exactement ce que dit la religion, car elle donne toujours une interprétation, elle procède à une exégèse qui permet de limiter la signification d'un énoncé. Mais en vous, il n'y pas cette limitation, en vous la moindre vacillation, le moindre défaut par rapport à ce devoir, prend la tournure d'une faute, d'un délit, à l'occasion d'un crime.

Voilà donc la première torsion du surmoi, elle a consisté sur le plan de la civilisation à élever à une hauteur inégalée les buts moraux de l'humanité en lui fixant comme tâche d'éradiquer toute agressivité, cela a pour conséquence directe le retournement de cette agressivité contre le sujet lui-même.

Il y a une deuxième bascule. Vous n'êtes pas quitte avec les torsions, aujourd'hui. Nous y sommes obligés dès lors que nous traitons du surmoi. Notez qu'avec Lacan, quoi qu'il en soit, il y a toujours des torsions : vous avez une bonne petite phrase qui débute gentiment, qui vous tient la main, et d'un seul coup, vous ne savez plus où vous êtes. C'est constitutif du style de Lacan, il y a des moments de plongée topologique. Vous vous retrouvez de l'autre côté, vous ne savez pas comment car vous n'avez pas franchi de bord. Vous êtes comme la fourmi sur la bande de Moebius. Il faut donc se rompre à cela car le langage lui-même est ainsi fait. La soi-disant cohérence du langage se confronte au tissu d'une langue qui est parsemée d'embûches, de trous, de points de fuite. Mais il faut aussi s'assouplir à ce style car il est homogène à la structure du sujet. C'est une prouesse de rendre cela dans la langue, Lacan a même été conduit à introduire des mots nouveaux dans la langue. Voyons comment cela s'applique très précisément au surmoi.

Je mettrai en perspective deux citations de Lacan consacrées au surmoi. La première : « La loi en effet commanderait-elle : Jouis, que le sujet ne pourrait y répondre que par un : J'ouïs, où la jouissance ne serait plus que sous entendue. »[\[11\]](#)

C'est une première version de cette formulation paradoxale du commandement du surmoi qui subit un traitement par l'équivoque, et qui constitue une défense contre la jouissance.

La seconde se trouve dans le Séminaire Encore. Encore, le bien nommé quand il s'agit du surmoi. Il n'y a pas plus « encore » que le surmoi. Bien sûr c'est un Séminaire sur la jouissance et la sexualité féminine mais sur un autre versant, c'est aussi un Séminaire sur le surmoi. Voici ce que dit Lacan lors de la leçon du 21 novembre 1972. « Rien ne force personne à jouir, sauf le surmoi. Le surmoi c'est *l'impératif de la jouissance : jouis !* »[\[12\]](#)

Ici, pas de traitement par l'équivoque, le commandement apparaît de la façon la plus explicite.

Lacan prend le contre-pied de la vulgate psychanalytique selon laquelle le commandement du surmoi serait : *ne jouis pas, il est interdit de jouir !* C'est ce que dit fondamentalement le surmoi : *Il ne faut pas, tu ne dois pas*. Lacan révèle, que du fait même de sa réitération, de cette logique selon laquelle le renoncement nourrit l'exigence, cette formulation recèle à un niveau supérieur un pur impératif qui, quelle que soit sa formulation, a valeur d'injonction de jouissance.

C'est homogène à ce que nous recueillons dans la clinique. C'est pourquoi dans le champ de l'interprétation, l'analyste doit se garder de l'usage de l'impératif. Le sujet et le langage s'en chargent bien assez comme cela, il n'y a pas lieu d'en rajouter.

La torsion lacanienne fait apparaître à quoi se réduit le commandement du surmoi. Mais sur quoi se fonde-t-il ?

Il fait valoir qu'il y a une première bascule avec la formulation chrétienne du devoir d'aimer son prochain. Mais enfin on ne va pas leur faire porter toute la faute, aux chrétiens, cela avait commencé avant, et Lacan le souligne. C'était déjà dans l'air du temps, dans la pensée grecque, dans la pensée romaine et c'est venu se cristalliser autour de cette parole. Lacan démontre dans son Séminaire l'Éthique, qu'il y a une seconde bascule entre le XVIème et le XVIIème Siècle, quand se constitue — grâce à Descartes et à Newton, le discours de la science. Débute alors une nouvelle ère — on erre d'une autre façon, mais on n'en erre pas moins — de l'histoire de la civilisation. Nous enregistrons aujourd'hui des manifestations majeures de cette nouvelle *erre*.

L'action du Nom du père sur le surmoi

Avant d'aller au texte de Lacan, prenons cette question par le petit bout phénoménologique en tentant de caractériser notre époque, la plus contemporaine. Lorsque Lacan énonçait que le surmoi dit *Jouis !*, il annonçait un temps à venir. Il le disait, évidemment après une petite scansion qui a marqué les esprits et qui s'appelait mai 68 et qui mettait à son programme, dit-on, le droit à la jouissance. Or, ce qu'indique Lacan est déjà au-delà de ce droit, et aujourd'hui ce n'est plus prophétique, cela se réalise. Nous ne sommes plus dans le registre du droit à la jouissance mais dans celui du devoir de jouissance, d'ailleurs, le surmoi vous somme non seulement de jouir, mais aussi d'en exhiber les preuves. Je prendrai un exemple infime, mais qui est à notre portée la plus immédiate, puisqu'il s'agit de la salle de sport qui est voisine de notre local. Cela fait quelques années qu'ils se sont installés ici, et cela semble bien fonctionner. Vous aurez remarqué, comme c'est le cas quasiment partout, si vous y allez pour courir sur un tapis roulant ou comme on dit, « soulever de la fonte » on ne vous voit pas depuis la rue, on vous garantit une certaine discrétion. Par ailleurs, on vous recommande de sculpter votre image selon les cartons actuels, mais on vous prie, et on vous permet, de ne pas vous infliger cet effort à la vue du passant. Eh bien ! voici quelques semaines, sur le même trottoir, a été ouvert un autre club du même genre, mais cette fois-ci on vous met en vitrine, on vous fait courir sur votre tapis roulant en face du trottoir, face aux passants. C'est anecdotique sans doute, mais cela image cette mutation qui fait passer du droit à la jouissance au devoir de jouissance et à son exhibition.

Aujourd'hui, la conformité n'est pas liée à l'interdiction, au manque, la conformité est attachée à la mise en acte, soit à un régime de la possibilité et de la permissivité absolue. Beaucoup de sujets n'y arrivent évidemment pas, cette identification idéale ne marche pas mieux avec la permissivité qu'avec l'interdiction, mais cela a changé le point de vue. Alors qu'est-ce qui permet cette mutation ?

C'est ici que je reviendrai à notre titre, soit à l'articulation entre Nom-du-Père et surmoi, le surmoi du monde contemporain. Cette articulation s'accomplit sur le fond du déclin de l'un par rapport à l'Autre.

Lorsque le Nom-du-Père était pleinement en fonction, il avait, par son autorité sur le sujet, la faculté de modérer un certain nombre d'ardeurs rigoristes. Or, très tôt, avant même son enseignement à proprement parler, dans ses « Complexes familiaux », Lacan avait relevé le déclin de l'*imago* paternelle. Il a eu toutes sortes de formulations pour dire que ce Nom-du-Père — au moment même où il le produit comme acteur, agent de la constitution de la subjectivité, dans les années cinquante — est en train de décliner, ce déclin aujourd'hui est bien avancé. Disons que l'humanité a vécu sous le régime d'une équation de la supériorité du Nom-du-Père sur le surmoi et que nous sommes en train de passer à la supériorité du surmoi sur le Nom-du-Père. Pour ceux qui étaient déjà là il y a une petite dizaine d'années, nous nous rappellerons que J.-A. Miller avait déjà donné une formulation dans son cours avec Éric Laurent, *l'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique*, un mathème précisément où il disait que l'on était passé de la supériorité de l'idéal sur l'objet a à la supériorité de l'objet a sur l'idéal, qu'il écrivait ainsi :

a > I

Surmoi > NdP Dans le registre qui nous intéresse aujourd'hui, nous pouvons formuler le même rapport entre Nom-du-Père et surmoi, sur ce même mode, le surmoi, dans la clinique contemporaine prenant le pas sur le Nom-du-Père : **Surmoi > NdP.**

Lacan s'intéresse au pourquoi de ce déclin et de cette inversion entre le Nom-du-Père et le surmoi. Pourquoi le surmoi — qui incarnait une fonction d'interdiction — est devenu une fonction de pousse-à-la-jouissance ?

Le premier moment où il recherche des formulations, où il en produit un certain nombre, c'est le Séminaire L'Éthique. On les trouve dans le chapitre XVIII, « La fonction du beau, une analyse de l'état actuel de la civilisation. »

« Un problème nouveau se pose à nous, qui même pour Hegel n'était pas clair. C'est très récent, ce sont les effets de la mise en œuvre du discours de la science, cela se fait progressivement. »[\[13\]](#)

Pour nous dit-il, dans le discours de la communauté, dans le discours du bien général, nous avons à faire aux effets d'un discours de la science où se montre pour la première fois dévoilé la puissance du signifiant comme tel. Cette question est proprement la nôtre. Pour nous se pose la question qui est sous-jacente à l'ordre de pensée que j'essaie de dérouler ici devant vous. Le développement soudain, prodigieux, de la puissance du signifiant, du discours surgi des petites lettres des mathématiques devient une aliénation supplémentaire. En quoi ? En ceci que c'est un discours qui, par structure n'oublie rien. C'est par là qu'il se différencie du discours de la mémorisation première qui se poursuit en nous à notre insu, du discours mémoriel de l'inconscient dont le centre est absent, dont la place est située par le il ne savait qui est proprement le signe de cette omission fondamentale où le sujet vient se situer. L'homme a appris à lancer et à faire circuler, dans le réel et dans le monde, le discours des mathématiques, qui, lui, ne saurait procéder à moins que rien ne soit oublié. Je finis par une petite phrase cette longue citation. Il suffit qu'une petite chaîne signifiante commence à fonctionner sur ce principe pour que les choses se poursuivent comme si elles fonctionnaient toutes seules. Au point que nous pouvons nous demander si le discours de la physique, engendré par la toute-puissance du signifiant, va confiner à l'intégration de la Nature ou à sa désintégration.

Dans le genre prophétique, on ne fait pas mieux. Par cette citation, les questions sociales, macro-sociales, macro-économiques, écologiques, toute la thématique de la politique d'aujourd'hui est exactement formulée. En particulier cette idée que, une fois lancés certains processus qui n'ont l'air de rien au départ, par exemple une petite chaîne comme celle-ci : $\text{CH}_4 + 2 \text{O}_2 = \text{CO}_2 + 2 \text{H}_2\text{O}$, cela fonctionne tout seul. Si vous prenez du méthane, du gaz, que vous rajoutez de l'oxygène et que vous secouez suffisamment ou que vous émettez une étincelle au bon moment, vous avez la production d'énergie que vous recherchez au départ mais aussi celle d'eau et de gaz carbonique. C'est une toute petite chaîne, on lui donnerait le bon

dieu sans confession, mais une fois mise en circulation, que vous lui avez donné les pouvoirs, elle se déchaîne et vous fait ce que l'on appelle un réchauffement climatique. Vous avez une toute petite chaîne de rien du tout, *Il suffit qu'une petite chaîne signifiante commence à fonctionner sur ce principe*. Ce principe où rien n'est oublié nous dit Lacan. Qu'est-ce qui n'est pas oublié ? Cette chaîne n'oublie jamais de ne pas se tromper, c'est-à-dire qu'elle produit inévitablement ses effets sur le mode linéaire ou exponentiel. Lacan nous dit en substance : il ne faut pas croire que cela ne change pas quelque chose à la subjectivité, il ne faut pas croire que l'inconscient méconnaisse que le régime du monde est soumis à ce déchaînement des chaînes. Ce sont des chaînes qui se déchaînent, dans leur logique de chaîne. Permettez-moi de vous dire que cela fait trois semaines que j'ai l'impression d'être sur la même question. Il y a quinze jours, nous étions un certain nombre à être au Parlement de Lyon sur les critères de scientificité de la psychanalyse, et puis la semaine dernière, vendredi et samedi au colloque *Médecine et psychanalyse* ici même à Clermont, qui a réuni pour un temps de travail très intense à la fois des médecins, un nombre conséquent de psychanalystes, beaucoup parmi vous, et des collègues de France et même de Barcelone venus manifester leur intérêt et leur soutien à cette initiative. Cette question-là était très présente. Quand avec les moyens de la science et de la technique vous lancez quelque chose comme la procréation médicalement assistée vous avez une chaîne de conséquences, et toute une série de questions qu'on ne se posait pas avant. Par exemple vous générez une demande dont vous êtes bien embarrassé. Vous introduisez dans le monde une possibilité, ou sa promesse, et vous changez incontestablement la subjectivité contemporaine. L'offre se retourne en demande et celle-ci, en exigence.

Il y a une autre citation que je voulais vous donner, de ce Séminaire *L'éthique* qui est dans la dernière leçon. Ce sont quasiment les dernières phrases. Lacan se pose la question de savoir si la psychanalyse peut intégrer la science et comment il appelle ça la science du désir « Quant à se situer comme la science à cette place que je désigne comme celle du désir, quoi cela peut-il être ? Eh bien vous n'avez pas à chercher très loin. Ce qui en fait de science occupe actuellement la place du désir c'est tout simplement ce que l'on appelle couramment la science, celle que vous voyez pour l'heure cavalier si allégrement et accomplir toutes sortes de conquête dites physiques. Je crois qu'au long de cette période historique, le désir de l'homme longuement tâté, anesthésié, endormi par des moralistes, domestiqué par les éducateurs, trahis par les académies, s'est tout simplement réfugié refoulé dans la passion la plus subtile et aussi la plus aveugle comme nous le montre l'histoire d'Edipe, la passion du savoir. C'est celle qui est en train de mener un train qui n'a pas dit son dernier mot. L'organisation universelle a à faire avec le problème de savoir ce qu'elle va faire de cette science où se poursuit manifestement quelque chose dont la nature lui échappe. La science qui occupe la place du désir, ne peut guère être une science du désir que sous la forme d'un formidable point d'interrogation, et ce n'est pas sans doute sans un motif structural. La science est animée par un mystérieux désir mais elle ne le sait pas, pas plus que rien dans l'inconscient, ce que veut dire ce désir^[14] ». Lacan dans cette page essaie de rapprocher autant que possible le désir qui est à l'œuvre dans la science et le désir qui est à l'œuvre dans la psychanalyse. Il cherche s'il est possible d'interpréter ce désir de la science en le désignant comme un mystère, comme une question. C'est aussi ce que nous avons essayé de faire la semaine dernière lors du colloque. Nous avons indiqué que ces chaînes produisent bien tous les effets dont les conséquences sont enregistrées mais que l'inconscient ne fonctionne pas ainsi. L'inconscient est structuré comme un langage mais l'inconscient n'est pas un langage.

Après avoir posé que l'inconscient est structuré *comme* un langage, et mis en évidence ce qui est langagier dans l'inconscient, Lacan a dû préciser qu'il est structuré comme un langage et qu'il n'est pas un langage. L'inconscient est structuré comme un langage veut dire qu'il est fait de signifiants qui sont aussi organisés en chaînes mais ce ne sont pas les petites chaînes de la science, sur lesquelles l'opération dite analytique, dans la cure, porte. Elle ne consiste pas à leur donner libre cours, à ces chaînes de l'inconscient. Elle consiste au contraire à dénouer ce qui doit l'être, et à maintenir les points symptomatiques qui doivent être respectés. L'opération analytique, vise à soutenir la langue de l'inconscient propre à chacun en se gardant de la traduire dans la langue commune ou dans la langue des sciences. Si l'opération de la science vise à articuler tous les signifiants entre eux, à en faire des chaînes, à postuler l'articulation généralisée, l'opération analytique vise au contraire à faire apparaître les signifiants en tant que tels, tout seuls.

Prenons la référence au discours de Lacan. Lacan n'a pas produit d'écriture du discours de la science, mais il a pu souligner

l'affinité du discours de la science avec le discours de l'hystérique. Ce que produit le discours de l'hystérique c'est du savoir, c'est du signifiant articulé S2. Le discours de l'analyste lui, produit des signifiants tout seul S1. C'est le sens propre d'analyser.

Lacan avance une autre thèse à propos du désir de savoir qui s'est réfugié dans la science. C'est un désir de savoir pétri de la logique de la nécessité, et la psychanalyse s'est inscrite dans cette logique-là. Freud d'abord, mais aussi les postfreudiens que ce soit sur le versant psychologique ou biologisant, au XXème siècle et aujourd'hui cognitif ou neuroscientifique. Lacan dans son premier enseignement se référant à la linguistique structurale, paradigme organisateur des sciences humaines à cette époque, s'est inscrit dans ce courant. Il a donné une version de l'inconscient et donc de la psychanalyse selon cette logique de la nécessité. Mais il n'en est pas resté là. Sur ce fond établi, il a introduit une autre raison qui est celle de la contingence. Et il a même opéré un retournement complet à la toute fin de son enseignement mettant la contingence aux commandes de la structure. C'est une de ces torsions que j'évoquais plus haut.

Le désir de savoir du psychanalyste, dans ce qui fait sa spécificité, dans ce qu'il a introduit de nouveau, n'est pas le désir de savoir la nécessité, mais le désir de savoir la contingence. Une analyse se conduit de la nécessité vers la contingence.

Reprenons plus directement l'étude de notre thème. Considérons la théorie du signifiant de Lacan, issue certes de Saussure, mais aussi celle que Jacques-Alain Miller a extraite, pour lui donner sa puissance et sa portée heuristique. Le détour que fait Lacan par la linguistique structurale s'impose en raison du saccage de l'œuvre de Freud. La théorie du signifiant c'est l'articulation du signifiant selon la formule : un signifiant représente le sujet pour un autre signifiant.

Le signifiant est articulé, il y a toujours deux signifiants.

L'articulation permet à partir du S2, le deuxième signifiant, de faire signifier le premier S1. Le signifiant tout seul ne veut rien dire pour personne. C'est l'expérience toute bête faite avec le dictionnaire. Si vous ne connaissez pas la signification d'un mot, le dictionnaire vous propose d'autres signifiants pour expliquer le premier. Les énumérations sont plus ou moins longues, mais s'appuient sur l'idée qu'un signifiant tout seul n'a pas de signification. Nous pouvons maintenant faire entrer sur scène surmoi et Nom-du-Père. Nous mettrons Nom-du-Père du côté de S2, du signifiant articulé qui permet l'émergence de la signification. Celle du signifiant du désir de la mère. C'est l'écriture de la métaphore paternelle. C'est la métaphore du signifiant du désir maternel, S1 par le signifiant paternel, S2, le résultat de l'opération faisant signifier le désir de la mère. C'est alors que sur notre scène rentre le surmoi, et il prend la place du S1. Le Nom-du-Père est un S2, un savoir, un signifiant articulé, et le surmoi, à ce niveau-là, un S1, un signifiant tout seul qui ne peut pas obtenir de sens. Lacan enseigne que derrière toutes les significations particulières des commandements, il y a le commandement en tant que tel qui s'appuie très précisément sur un objet : la voix. C'est pourquoi la clinique de la psychose est nécessairement convoquée dans notre session. Celle de la névrose obsessionnelle aussi bien ou la conscience morale, comme dit Freud, fait entendre sa voix. J'ai eu à faire tout récemment une présentation de malade au cours de laquelle le sujet a fait état d'une expérience tout à fait singulière. Alors qu'il avait perdu son chemin, au sens propre, une lumière lui est apparue. « J'ai vu la lumière ». Ce qui est remarquable c'est que cette lumière finalement s'est révélée être une voix, qu'elle lui parle de temps en temps, pour répondre aux questions qu'il se pose. Il appelle cette voix la lumière. C'est un « éclairage » de l'affirmation de Lacan selon laquelle toute hallucination est en dernier ressort auditive.

C'est dans la psychose que le surmoi apparaît de façon radicale comme un commandement. On me parlait récemment d'un jeune homme qui avait affaire à ce pur commandement : « Vas-y ! » Où ? Il n'en savait rien. Cela prenait des teintes différentes pour lui de l'insulte à l'injure jusqu'à le pousser au passage à l'acte. Il faut bien sûr noter que ce « Vas-y ! » t'ait partie des expressions courantes d'aujourd'hui mais que pour ce sujet elle revenait sans aucune signification établie.

L'action du Nom-du-Père va faire signifier les commandements du surmoi. Une difficulté surgit quand le Nom-du-Père n'est plus en fonction pour le faire signifier, soit qu'il ne l'est plus du tout soit qu'il y est difficilement. C'est le problème dans la psychose, mais c'est plus général aujourd'hui, à la mesure du déclin de l'*imago* paternelle, du déclin de l'opérativité

générale du Nom-du-Père. C'est ainsi que l'on peut s'expliquer pourquoi la psychanalyse est apparue maintenant et non à l'époque de Socrate. Lacan nous présente Socrate comme le premier analyste, celui qui fait des interprétations disant à Alcibiade qui lui déclare son désir : Mais il y a un transfert ! Derrière moi, il y a l'agalma. Lacan le prend comme exemple, mais c'est plutôt un cas unique. Si cette interprétation socratique ne fait pas florès, c'est qu'à cette époque-là et pendant longtemps, le Nom-du-Père assure sa fonction, il n'y a pas besoin que les Socrates soient nombreux. À partir du moment où le discours de la science commence à agir, à produire ses effets sur le Nom-du-Père, à précipiter son déclin, à saper les bases de l'autorité et donc à empêcher qu'il y ait un autre incarné qui vienne modérer les effets du commandement de jouissance, alors Freud entre à son tour en scène, prend la relève de Socrate, et dit : On pourrait peut-être faire quelque chose. Et ce quelque chose qui vise à protéger le sujet des effets délétères des commandements du surmoi, cela s'appelle la cure psychanalytique.

C'est pourquoi Lacan peut dire que la psychanalyse est dans le train de la science et que le sujet de la psychanalyse c'est le sujet de la science. C'est une rencontre très difficile la rencontre des psychanalystes avec des scientifiques, avec des médecins qui ne sont pas des scientifiques mais qui ont quand même une orientation vers la science, qu'ils le sachent ou pas ils exercent un art de plus en plus appareillé par la technique, mais un art quand même. Mais si cette rencontre est très difficile, il faut tout de même continuer à la provoquer. Bien sûr elle a lieu dans le malentendu, mais il suffit que ce soit le bon pour qu'il soit productif. Je vais aller au terme de ce que je vais vous dire aujourd'hui sur ce thème, avec deux notations de Lacan.

La première que j'ai fini par retrouver juste avant de venir vous parler : « La seule chose dont je n'ai jamais traité, c'est du surmoi ». On trouve ça dans le séminaire XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant à la page 90. Je n'arrivai pas à la retrouver et pourtant ici même nous avons étudié ce séminaire, j'ai même animé toute une année le séminaire d'étude de l'ACF- à la parution de ce séminaire de Lacan. Il dit qu'il est en train de s'appuyer sur la lecture d'un tas de livres sur l'écriture, et il indique que c'est son surmoi qui le pousse à ça. Un lecteur informé ou assidu de Lacan ne peut que s'étonner de cette assertion de Lacan selon laquelle il n'a jamais traité du surmoi, car on a plutôt l'impression que de sa thèse de psychiatrie sur un cas de paranoïa d'autopunition jusqu'au statut du signifiant tout seul dans son dernier enseignement, il en a traité tout du long. Il faut peut-être lire cette assertion comme la marque de sa plus extrême réserve sur les termes de la deuxième topique de Freud.

La seconde indication date du 8 février 1977, lors de son séminaire XXIV, L'insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre. Il affirme que le surmoi c'est la force démoniaque qui le pousse à enseigner.

Mettons ces deux notations de Lacan ensemble. C'est une indication : qu'il n'ait jamais traité du surmoi, qui mérite attention. Pour ma part témoignerai de ce qu'il y a un effet surmoïque d'étudier le surmoi. Pourquoi Lacan n'a-t-il pas abordé cette force démoniaque ? La réponse est dans la remarque que c'est ce qui le pousse à enseigner. Il s'en est fait un devoir, il le déplore assez à l'occasion. Ne lui a-t-il pas fallu laisser cette force démoniaque en activité ? Ne s'en est-il pas servi pour répondre à ce qu'il avait à faire, à la charge inhumaine qui a été la sienne ? Pouvons-nous en tirer un enseignement ?

Disons que si l'on peut se passer du père à condition de s'en servir, on pourrait se servir du surmoi, à condition de ne pas s'en passer. H y aurait-il une façon analytique de mettre en fonction le surmoi ? On a pu croire, et on le croit dans certains secteurs de la psychanalyse, que l'analyse consiste en une substitution. A la place du père toujours en quelque façon carent, il y aurait l'analyste et une identification au moi de l'analyste. Et l'on trouverait chez Freud des dires sur lesquels s'appuyer. De même on trouverait chez Lacan des éléments pour faire de l'analyse une métaphore qui viendrait à la place de la métaphore paternelle manquée. Une nouvelle métaphore qui produirait du sens, un sens nouveau.

Ce n'est pas vers cela que s'oriente l'analyse, mais plutôt vers un déplacement, un détournement, par une métonymie qui précisément ne produit pas de sens, ramenant aux signifiants tout seuls qui sont des bouts de réel. Ainsi peut être le surmoi

sera détourné de son service de la jouissance pour se mettre au service du désir. C'est sur cette question qui concerne la fin de l'analyse et le désir de l'analyste que je vous laisserai aujourd'hui.

[1] Ce texte est la relation écrite de la conférence d'introduction de la session 2010/2011, donnée à la Section clinique de Clermont-Ferrand. Publié dans *Ironik*.

[2] Lacan J., « Fonction et champ de la parole... », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 278.

[3] Ibid.

[4] Ibid.

[5] Lacan J., « D'une question préliminaire... », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 556.

[6] Ibid., p. 583.

[7] Ibid., p. 824.

[8] Freud S., *Malaise dans la civilisation*, Paris, Payot, coll. "Petite Bibliothèque Payot", 1929, p. 82.

[9] Ibid.

[10] Ibid. p.84.

[11] Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 821.

[12] Ibid.

[13] Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII : *L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Le seuil, 1959-60, p. 276-277.

[14] Ibid., p. 374.



© 2018-2020 ECF Paris 1, rue Huysmans - 75006 Paris, France | T:+33 01 45 49 02 68 | F:+33 01 42 84 29 76

tupeuxsavoir.net

Conception [Kiyoi websites](#)